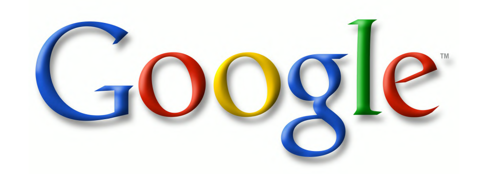
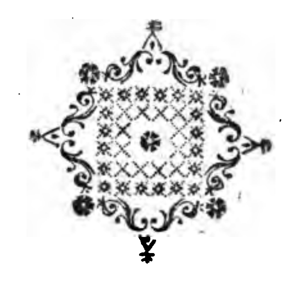




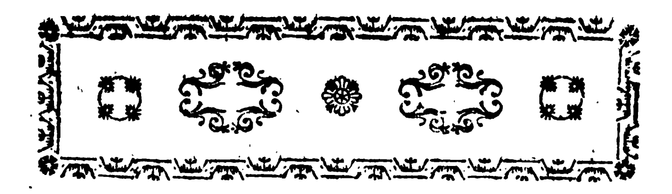
L'HERMITE PHILOSOPHE

OU

Lettres & Réflexions d'un homme du monde qui vit dans la retraite.



M. DCC. LXXXV.



L'HERMITE PHILOSOPHE
OU
LETTRES ET RÉFLEXIONS
d'un homme du monde qui vit dans la retraite.

LETTRE à M...

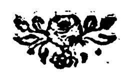
Une douce apathie remplaçoit déja, mon cher ami, cet état d'activité continuelle où m'ont tenu si longtems les affaires & les plaisirs dans le tourbillon des sociétés. Rendu à moi même au sortir de l'yvresse qui absorbe toutes nos facultés dans ce qu'on appelle la bonne compagnie des villes, la nouveauté de ma situation m'a étonné longtems : elle ressembloit à celle d'un homme, qui s'étant endormi dans une voiture qui roule avec fracas, s'éveille lorsquelle s'arrête, & ne sait encore où il est, ce qu'il sent, d'où vient le silence qui l'entoure, s'il annonce la fin d'un songe ou celle de son existence. Mes idées n'étoient pas plus nettes, ou s'il faut l'avouer, l'atonie de mes fibres me rendoit incapable d'en concevoir au-

cune. Il se peut que mes organes accoutumés à des impressions d'une vivacité continue, émus sans cesse par de fortes impulsions, fussent devenus insensibles à la pression modérée d'alentours tranquilles.

Vous me retirez de cet état léthargique & contre nature. Vous m'apprenez à jouir de moi-même, & vous voulez juger de l'effet de vos leçons, en exigeant que je vous rende compte du progrés de mes efforts pour recouvrer la plus belle des facultés de l'homme: celle de penser & surtout d'apprécier les folies & les erreurs des autres, s'il ne peut appercevoir les siennes propres. Je sens que pour voir les premieres dans leur véritable point de vue, il faut en être à un certain éloignement: quant aux autres, l'homme est toujours à la même distance de la scene, & il est rare qu'il puisse se soustraire à l'illusion,

Je vous préviens, mon cher ami, que le pays de mes idées, est montagneux & inégal. D'un côté, hérissé de roches pointues dont quelques unes se perdent dans les nuages, il offre de l'autre, des abymes dont l'œil cherche en vain à sonder la profondeur. Dans le monde, l'homme est comme une mer sans cesse agitée, dont les vagues toujours écumantes offrent à peine une différence sensible quand le vent redouble sa

violence : c'eſt dans la ſolitude, un feu tranquille qui conſume peu à peu le fil de ſon exiſtence ; le moindre ſouffle l'anime & en fait élever des tourbillons de flamme & de fumée. Attendez vous donc à des paradoxes & à des idées romaneſques, mêlés à des choſes peut être rebattues, à une façon de voir étrange, à des extravagances, mais toujours à un récit fidele de ce qui ſe paſſera dans mon intérieur, de l'effet de mes ſenſations, de ce que mon imagination m'offrira. Serat-elle ſtérile ? nous raiſonnerons froidement.



SUR QUELQUES UNES DES ERREURS DONT LES HOMMES SONT LES VICTIMES.

Les mêmes erreurs & les mêmes préjugés ont parcouru tous les points du globe qui ont communication entr'eux ; prenant quelquefois différentes formes suivant les mœurs déja établies, sur lesquelles ils se sont entés. L'absurdité réussit toujours chez les hommes ; c'est la tache d'huile qui s'étend : la vérité reste ensevelie dans le recoin qui l'a vû naitre.

Que l'homme se livre aux illusions qui flattent ses sens, à celles qui peuvent le conduire à un bonheur véritable ou factice, rien en cela ne m'étonne. Mais qu'il se soumette sans raison au joug le plus pesant, qu'il s'impose des entraves inutiles, qu'il se dégrade lui même au physique & au moral, qu'il renonce aux jouissances les plus précieuses, qu'il se dépouille des facultés qui doivent lui être le plus cheres & des dons de la nature qui font le seul prix de la vie, qn'il aille avec enthousiasme au devant de tourmens affreux & de privations qui équivalent, pour ainsi dire, à celle de l'existence ; tout cela par une aveugle croyance aux mensonges les plus grossiers : voilà ce que je ne conçois pas.

Les plus dangereuses de toutes les erreurs,

font celles sans doute qui affectent la constitution physique de l'homme & les biens qu'elle peut lui procurer. Ces erreurs font le plus souvent la source des autres & préparent leurs progrès. L'homme dégénéré dans ses organes, est un pauvre penseur.

Mon dessein n'est pas de faire de dissertations; je me bornerai à jetter un coup d'œil rapide sur quelques unes de ces erreurs qui détruisent petit à petit l'espece humaine & qui la deshonorent.

Je ne parlerai point de celles qui tiennent aux Religions: en flattant l'ambition, la curiosité, les sens; les Religions ont pu toujours séduire les hommes: l'autorité a contribué à répandre & accréditer les erreurs qu'elles enseignent. Tout ce qui m'étonne à cet égard, c'est que même le plus sot des hommes puisse croire qu'il fait sa cour au créateur, en détruisant son ouvrage, & que la voix de la nature appuyant l'évidence du raisonnement, ait laissé s'établir ce préjugé odieux, qu'un corps desseché & attaqué de mille maladies qu'entrainent les jeûnes, les mortifications, les abstinences de toute espece, soit plus agréable à dieu, que si jouissant de tous les dons de la nature, il remplissoit les devoirs qu'elle a imposés à tous les individus: la conservation de soi-même & la propagation de l'espece; loix que no-

tre Religion a consacrées : *Croissez & Multipliez !*

Si l'on sépare les *Erreurs religieuses* des *Erreurs politiques*, il faut faire une seconde classe de celles-ci. Elle sera formée des autres erreurs qu'il a été de l'intérêt d'un petit nombre d'hommes, de faire fructifier parmi les autres, pour acquérir de la prépondérance dans la société dont ils n'étoient d'abord que de simples membres, & ensuite pour affermir leur domination, accroître leur puissance, étendre leur autorité. Je reviendrai une autre fois sur ce chapitre.

Une troisieme classe d'Erreurs aussi dangereuses, renferme celles qui ont pour origine, l'euvie de multiplier les plaisirs que la nature a attachés à l'existence : plaisirs dont la somme surpasseroit celle des maux, si l'homme, cet animal raisonnable, dit-on, ne détruisoit sans cesse le bien, en courant après le mieux. Il paye bien cher cet égarément & n'atteint jamais son but, le bonheur, le plaisir. Ils n'existent point hors de l'ordre établi par la nature.

Commençons par l'idée la plus singuliere qui ait jamais pu éclorre dans le cerveau humain, & en même tems la plus atroce dans ses conséquences. L'homme a voulu rectifier sur lui-même l'ouvrage de la nature ; la belle proportion des formes dont elle

l'a doué, & la quantité de facultés précieuses qu'il doit à la combinaison des organes qui en résultent n'ont pas satisfait son extravagante ambition. Il n'a pas senti qu'il pouvoit tout retrancher jusqu'à la vie même, de ce qu'il tenoit d'une mere bienfaisante, mais qu'il étoit au dessus de sa puissance d'y rien ajouter: Il a voulu que sa tête fût plus plate ou plus pointue, son nez plus long ou plus arrondi, son dos plus creux, sa poitrine plus resserrée, que ses visceres occupassent moins d'espace... &c. Qu'il ait exercé ces extravagances criminelles sur ses malheureux enfans, je n'y vois qu'une tache de plus pour la scélérate humanité; il n'est point de barbarie que l'homme ne puisse exercer sur ses semblables pour le plus petit intérêt personel, pour satisfaire même un léger caprice: mais qu'il puisse être prévenu au point de s'y soumettre lui-même, d'accumuler volontairement tous les maux sur son propre individu, voilà ce qui fera l'objet de ma surprise constante.

Femmes, quel est votre objet? c'est de nous plaire: celles d'entre vous qui ne sont pas des imbécilles, savent que nous plaire, n'est autre chose qu'exciter en nous l'appétit vénérien: or croyez vous que des membres bien proportionnés, une gorge ferme & bien arrondie, les roses de la santé ornant

vos joues, ne nous feroient pas plus vivement reſſentir l'aiguillon de l'amour, que des beautés factices & de convention, offertes par un corps qui ſemble ne pouvoir rendre d'autres ſoupirs que ceux de la douleur ? Femmes, renoncez à un préjugé ridicule & funeſte, vous recouvrerez de véritables attraits, & vous vous épargnerez à la fois les tourmens continuels d'une vie ſouffrante : au lieu de fades adorations que vous devez à l'imagination ſeule d'hommes maitriſés comme vous par un préjugé ſtupide, vous recevrez les hommages plus réels & plus flatteurs, de feux ardens que vous ne manquerez jamais d'allumer.

Hommes qui admirez une taille fine & bien cambrée, graces à l'art meurtrier du faiſeur de moules où les malheureuſes femmes vont refondre, comme l'Alchymiſte dans ſon creuſet, des richeſſes réelles en de faux biens qui exiſtent à peine dans l'imagination ; eſt-ce un ſquelette revêtu de muſcles déformés & recouverts d'une enveloppe d'oripeau, une momie informe, ceinte de bandelettes dorées, à qui vous deſtinez vos careſſes ? ou ne ſont-elles pas dues plutôt à cet être avec lequel la nature vouloit que vous exerçaſſiez la précieuſe faculté de reproduire votre eſpece en éprouvant les plaiſirs les plus vifs dont elle ſoit ſuſceptible ;

à une femme qu'une ſanté brillante diſpoſe à partager vos tranſports, dont les attraits non flétris invitent votre main à ſonder leur élaſticité, en qui des muſcles moëlleux vous dérobent cette charpente qui offre l'image de la mort au milieu de l'action qui tient le plus prés à la vie ? une telle femme eſt bien plus propre ſans doute à faire gouter dans toute leur plénitude, les délices attachées à l'accompliſſement de la loi la plus ſacrée de la nature.

Lorſque vous appercevez une femme qui ſemble avoir des prétentions à ces hommages qu'en général elles recherchent toutes, & qui ſont, à dire vrai, le témoignage du deſir qu'elles inſpirent de s'accoupler avec elles, votre premiere idée n'eſt-elle pas de la dépouiller de tous ſes vêtemens ? ces impulſions toutes naturelles ne doivent vous être ſuggérées que par un être dépouillé de tout ce qui eſt étranger à la nature. J'ignore comment votre imagination vous repréſente une femme ſous ces vêtemens élégans qui vous ſéduiſent & dont l'uſage l'a défigurée, mais je puis vous dire ce qui frappera vos yeux lorsque vous les aurez arrachés, & ce que vous trouverez au lieu des charmes victorieux auxquels les femmes ſe hatent de renoncer pour courir après de faux ornemens & des agrémens prétendus.

Entrez chez un peintre dont l'art doit rendre les nuances, les reflets de lumiere que varient les plis des étoffes, les contours des riches draperies qui recouvrent une déesse entourée de toute la pompe imaginée par les mortels. Vous voyez près de lui ce manequin inanimé auquel on a donné les formes humaines. L'éclat emprunté du masque qui lui tient lieu de visage lui donne une ressemblanee frappante avec ce qu'il doit représenter. C'est une femme revêtue de tous les ornemens dont le desir de plaire ou plutôt de frapper les regards, d'exciter cette admiration que l'on confond souvent avec d'autres sentimens bien plus précieux, ont pû donner l'idée. Otez ces ornemens: c'est une charpente mal cachée sous une toile grossiere & ridée dont la rudesse est assez analogue à celle d'une peau longtems comprimée & appartenant à un corps malade. La paille qui remplit cette toile & qui donne aux membres du manequin, la forme de nos membres, s'affaisse journellement: la mollesse de ces chairs factices, les rides de leurs tégumens, les flasques lambeaux qui ont succédé aux rondeurs séduisantes dont on avoit pris le modele sur la jeune fille que l'art odieux des tailleurs n'a pas déformée, sont une image frappante des appas flétris que je ne puis mieux vous dépeindre. Ici l'artiste

remédie facilement au mal; il ne s'agit que que de renouveller cette paille, de rembourrer de nouveau le manequin. La femme que vous dépouillez de ſon corps de baleine, de ſes coliers & des ajuſtemens qui relevoient ou cachoient les veſtiges des appas qu'elle a détruits ſans eſpoir de les recouvrer jamais, offrira à vos regards ce manequin déformé, un corps dont il ſemble que le ſeul rapport avec l'eſpece humaine ſoit le tableau qu'il préſente du dépériſſement auquel la nature nous a aſſujettis & que nous avons la malheureuſe faculté & la criminelle fantaiſie d'accélérer...

Pauvre humanité! la nature t'a fait un funeſte preſent. Les maux étoient néceſſaires à l'ordre qu'elle a établi. Pour les produire, il n'a fallu que douer l'homme de la raiſon.

J'aime mes ſemblables: le tableau des maux volontaires qu'ils ſe font & des erreurs qu'ils embraſſent en voulant ſaiſir le bonheur, doit être tracé par une ame miſantropique: de telles images affectent la mienne d'une maniere trop douloureuſe, pour n'avoir pas beſoin de reprendre haleine; je reviendrai un autre jour ſur cette matiere affligeante.

❦

SUR LA QUESTION PROPOSÉE PAR L'ACADÉMIE DE BERLIN POUR LE PRIX DE 1783.

Les détracteurs de tout ce qui tient à de grandes vues, à des idées nouvelles auxquelles la foible intelligence de la multitude ne peut atteindre, ont toujours beau jeu. Ils trouvent autant de partisans qu'il y a d'hommes courbés sous un ramas de préjugés, du milieu desquels le génie seul peut élever sa tête pour promener ses regards dans la région lumineuse qu'ils dérobent au vulgaire. Il me semble, malgré les sifflemens des monstres engraissés par le fanatisme, qu'il est aussi honorable pour ce siecle, d'avoir produit un Souverain qui a eu la générosité de demander à l'univers éclairé, *s'il pouvoit être utile au peuple d'être trompé*, que d'avoir vû naitre de grands guerriers, des conquérans heureux. C'est une de ces idées sublimes qui forment daus l'histoire des révolutions de l'esprit humain, les époques qui préparent & favorisent les progrès lents & successifs par lesquels les hommes peuvent parvenir au bonheur. Qu'est ce que le bonheur, sinon la jouissance de toutes nos facultés, de tous les dons de la nature ? la pureté des lumieres, l'étendue des connoissances en doivent être la base, comme la faculté de se les

procurer, eſt la plus précieuſe de celles qui conſtituent notre exiſtence.

Une ſeconde queſtion devoit néceſſairement ſuccéder à celle là. *Quelle eſt la meilleure maniere de rappeller à la raiſon, les nations tant ſauvages que policées qui ſont livrées à l'erreur & aux ſuperſtitions de tout genre?* J'aurois quelque plaiſir à m'exercer ſur une matiere de cette importance, ſi la conſcience de ma foibleſſe ne m'ôtoit toute prétention à la palme du triomphe ſur tant de philoſophes dont elle excitera l'émulation. Je me bornerai à expoſer ſuccinctement mes idées ſur ce ſujet: c'eſt une dette dont je m'acquitte envers la ſociété, c'eſt un devoir que je remplis: je n'y vois rien de plus: j'ai le deſir que mes idées ſoient utiles, mais je n'ai pas la préſomption de l'eſpérer.

Les voix qui s'élevent en faveur des peuples, dans la diſcuſſion de ces queſtions importantes, ne feront que de ſtériles efforts pour ſe faire entendre, ſi les vues étroites d'une ambition démeſurée continuent à fermer les oreilles des maitres de la terre. Avant de demander s'il étoit utile au peuple d'être trompé, il eût fallu prouver aux Souverains que leur propre intérêt n'exige pas qu'il le ſoit. Celui qui a propoſé cette queſtion eſt convaincu ſans doute à ce dernier égard: c'eſt près de lui, c'eſt près de ceux qui ſen-

tent que leur gloire & leur autorité reposent sur le bonheur de leurs peuples, que la raison, l'humanité, la philosophie peuvent espérer d'avoir accès. Il faut pourtant offrir quelques réflexions aux autres, dussent-elles être perdues.

Les conquérans qui ont voulu ajouter à la force de leurs armes, de nouveaux moyens pour soumettre des peuples plus belliqueux qu'éclairés, & profiter de la crédulité de foibles intelligences, pour rassembler des bras vigoureux autour de leurs étendarts, ont pu faire servir l'imposture à leur ambition & accréditer par tous les prestiges de l'industrie humaine, les erreurs qui facilitoient le succès de leurs desseins: mais un pouvoir même établi sur un gouvernement sage, sur une constitution propre à raffermir sans cesse les liens qui unissent le peuple avec le Souverain, deviendra précaire, si l'on fait entrer au nombre des matériaux qui forment sa base, des illusions qu'un coup de lumiere inattendu détruira un jour, ou que les dévelopemens successifs de l'esprit humain, feront évanuir peu à peu, ou encore que d'autres illusions contraires à ce même pouvoir, peuvent à chaque instant remplacer dans des esprits dont on entretient l'aveugle crédulité.

Une autorité fondée sur l'amour des peuples, entretenue par les bienfaits continuels

d'une adminiſtration bien entendue, ne peut qu'être raffermie par les progrès de la vérité. Celle-ci enſeignera toujours aux peuples, qu'ils ne peuvent être heureux que par leur ſoumiſſion aux loix & au Souverain qui les maintient. Et ſi l'on pouvoit faire de chaque membre de la ſociété, un ſujet fidele, un citoyen zelé, un bon pere, un homme vertueux, ſans employer l'illuſion des erreurs & des préjugés, il eſt évident que ce moyen quelconque ſeroit préférable à la reſſource peu ſûre d'un menſonge dont les ſuites ſont ſouvent funeſtes & dont l'effet eſt détruit dès que la fraude eſt découverte : or elle ne manque pas de l'être, au moins vis à vis de quelques individus.

Je ne veux parler que des erreurs religieuſes. L'autorité entretient celles qui exiſtent : ſi elle les abandonoit, bientôt on les verroit s'évanouir, mais d'autres les remplaceroient ſur le champ ; il faut un aliment continuel à la crédulité des peuples, comme à leur curioſité. Chaque homme a reçu une doſe d'irritabilité dans ſes fibres, qui étend leur vibration au delà de l'effet produit par l'impreſſion des objets ſenſibles. Son imagination doit être occupée, ſes yeux doivent être amuſés par des objets d'une claſſe différente de ce que lui offre le cours ordinaire des choſes. Je crois donc qu'il faut à l'homme une religion, mais une religion ne ſuppo-

ſe pas toujours un roman pris hors de la nature: des idées abſtraites quelconques préſentées au peuple avec un appareil qui frappe ſes ſens, rempliroient le but des merveilles dont on le berce.

Si au lieu de lui parler d'êtres intellectuels, en les depeignant ſous les couleurs & avec les propriétés de la matiere, on entretenoit ſon reſpect pour l'être ſuprême, en éloignant tout deſir de pénétrer ſon exiſtence & de connoitre ſa nature, on éviteroit par ce ſeul mot, *nous ne le comprenons pas*, tous les blasphêmes que la théologie conſacre. Il n'eſt pas difficile de prouver qu'il exiſte une infinité de choſes au deſſus de notre foible intelligence; ainſi cet aveu conforme à la vérité, ne ſauroit être favorable à la propagation de l'athéisme.

Si au lieu de dogmes abſurdes que perſonne ne croit, car ce n'eſt pas croire que d'*avoir de la foi:* on ne croit jamais véritablement ce qui répugne à la raiſon, & ce qu'on admet ſans raiſonnement, n'eſt que ſuppoſition: ſi au lieu de ces myſteres ridicules devant leſquels on fait fléchir le genou des imbécilles humains, on leur préſentoit des traits d'hiſtoires, dignes d'être conſacrés comme pouvant inſpirer l'amour de la vertu & le deſir de faire ce qui eſt bien, ce ſeroit déjà un grand point de n'avoir plus à braver le mépris de

ceux qu'on appelle impies, l'incrédulité des esprits forts ; ce seroit beaucoup de n'avoir pas à combattre le sens commun pour élever ensuite sur ses débris un édifice de vertus qu'une telle base rend toujours chancelantes & le plus souvent nulles.

Si au lieu de Saints dont la vie & les actions annoncent la plate médiocrité, & qui ne sont propres qu'à fournir quelques traits à la scene des bouffons italiens, qui ont été ou des fripons ou des imbécilles ; si au lieu de figures qui dans nos temples offrent des exemples d'un dévouement aveugle aux volontés des ministres de l'Eglise, on formoit un Eucologe des hommes vertueux qui doivent servir de modeles, & si l'on ornoit de leurs portraits les rendez-vous publics où l'on iroit porter des hommages à un Dieu le type de toutes les vertus, en y honorant ceux dont la vie les a retracés, on enflammeroit les cœurs pour des vertus utiles à la société ; un noble enthousiasme pour des pratiques analogues aux devoirs les plus chers à l'homme, & conseillées par la voix intérieure qui inspirée par l'expérience, nous avertit que notre bonheur y est attaché, remplaceroit l'adoration forcée & stérile qu'on arrache à des stupides spectateurs pour des hommes qui ont été des sots inutiles, des fous dangereux ou des fanatiques justement punis.

Si au lieu de peines éternelles dont on ne

s'occupe & qui n'influent sur nos actions qu'au moment où nous allons effacer tous nos crimes aux pieds d'un prêtre dépositaire des pardons d'un Dieu qui n'ose punir quand un vil ministre a fait grace en son nom, & au lit de la mort où l'on vous montre les griffes d'un diable prêt à nous dévorer tant que nous n'avons pas acheté de l'Église un passeport qu'il respectera à notre arrivée en l'autre monde : si au lieu d'un paradis dont nous sacrifions volontiers les plaisirs inintelligibles & éloignés aux plaisirs momentanés des sens à la jouissance desquels nous sommes destinés : si au lieu de cet aiguillon & de ce frein qui n'ont presque jamais fait faire de belles actions ni empêché de crimes, on faisoit valoir les récompenses terrestres avec autant d'adresse que les prêtres ont mis de charlatanisme pour celles dont-ils se sont créés les dispensateurs, si l'enthousiasme des hommes que l'on conduit si facilement par l'opinion, étoit excité par des honneurs rendus aux vertus, si l'on échauffoit en eux le desir de mériter l'estime des contemporains & celle même de la postérité, en les rendant témoins des expressions de celle accordée aux vertus des hommes qui ont honoré les siecles passés & le siécle présent, on les porteroit bien plus sûrement au bien que par ces moyens que la cupidité & l'envie de dominer ont imaginés, mais ja-

mais le desir de faire des hommes vertueux.

Il est facile de comprendre que je voudrois une Religion qui fut uniquement fondée sur la morale, dont les dogmes, les mysteres & les leçons n'eussent que ce fondement & cet objet : en effet quelle autre fin, quel autre but peut-on supposer à une Religion, quelle utilité les sociétés peuvent elles retirer d'un tel établissement, si ce n'est le maintien des vertus qui feront regner parmi elles l'harmonie & le bonheur ?

On m'accusera de vouloir ramener les tems du paganisme, de plaider la cause des erreurs absurdes dont-il étoit tissu. Ce n'est pas mon intention : mais au reste, dépouillez cette Religion des abus que le tems, la fourberie des prêtres & l'intérêt ou la vanité des souverains y avoient introduits ; en avez-vous connu une plus belle quant à son plan, plus propre à entretenir le goût de la vertu, à faire servir les passions & les foiblesses même des hommes, au bien général de la société ? Pourquoi le peuple voyoit-il dans les exemples & dans les modeles qu'on lui offroit, des objets de ses adorations plutôt que des allégories qui devoient l'exciter aux grandes choses, aux choses utiles ? C'est qu'il ne peut gueres rendre de culte sans intérêt : adorer ou honorer est pour lui synonime à demander, & il va dans les temples bien plus pour

obtenir ce qu'il desire que pour y puiser le goût de la vertu, méprise dans laquelle la cupidité des prêtres ne manque jamais de l'entretenir. Il n'est pas impossible de lui persuader que ces personnages, l'objet de son culte, doivent être imités & non sollicités; que toute leur puissance réside dans les exemples qu'ils présentent à suivre, qu'ils ont indiqué la route du bonheur, que le souvenir de leurs actions est tout ce qui reste d'eux, & que c'est assez pour parvenir à un but où elles peuvent conduire & auquel aucun pouvoir ne fera parvenir par une autre route.

Ces idées paroîtront peut-être folles au premier coup d'œil : en y réfléchissant on conviendra qu'il est également facile de les mettre en pratique & assuré que l'on en obtiendra les effets annoncés. On peut les étendre ou les restreindre, & l'espece de culte que je propose de rendre à la mémoire des hommes vertueux n'en proscrit aucun; il ne doit s'élever que sur les débris du vice.



REMARQUES SUR QUELQUES MAXIMES.

Réfléchir ſur les actions des hommes, leurs réſultats & leurs conſéquences, c'eſt le meilleur moyen ſans doute de ſe former des principes ſains de philoſophie & de morale. Il ne faut pour cela que de l'obſervation & du bon ſens, mais ce feroit trop de peine pour les gens du monde : dans le fait en obſervant mal ou avec un jugement faux, on pourroit ſe laiſſer ſéduire par les ſuccès apparens du vice, par les exemples iſolés de ſcélérats heureux ou par les jouiſſances momentanées de l'homme qui s'abandonne à ſes paſſions. Le bonheur attaché à l'exercice de la vertu échappe à des hommes ſuperficiels qui incapables de fouiller dans leur propre cœur, ſont encore moins en état de pénétrer dans celui d'autrui, & qui ſont bien éloignés de ſentir que l'intérêt particulier, celui de l'individu ne peut être ſéparé de l'intérêt général, de celui de la ſociété. D'un autre côté, l'étude réfléchie de ces raiſonnemens approfondis où des Philoſophes ont développé le cœur humain & enſeigné le véritable chemin du bonheur, tracé par la vertu, eſt au deſſus des efforts de telles gens. Leur attention ſe ſoutient avec peine pendant la durée d'une piece de théâtre où ils ne ſe doutent pas même que

l'on puiſſe puiſer des leçons de morale. Telle eſt apparemment la ſource de la fureur qui a regné quelque tems parmi nous pour les *maximes*, les *penſées*, les *réflexions* de toute eſpece qu'on a préſentées aux gens du monde comme un cours de morale & de philoſophie. Je prétends que rien n'eſt ſi dangereux que cette méthode; la clarté & la juſteſſe y ſont preſque toujours ſacrifiées à la conciſion; mais ce n'eſt pas le tout. On s'accoutume à regarder ces apophtegmes nomme des oracles qui ne ſont pas ſuſceptibles de diſcuſſion: préſentés ſans preuves & ſans exemples, on les regarde comme démontrés, on les admet ſans examen & le plus ſouvent ce ſont autant d'idées fauſſes dont on ſe pénetre ſans réflexion, & conſéquemment de maniere à n'y jamais renoncer, pût-on les réduire en poudre par les raiſonnemens les plus ſolides: il en réſulte les conſéquences les plus funeſtes, lorſque ces idées entrainent l'individu qui s'y livre aveuglément, dans une route qui n'eſt pas celle où il trouvera le bonheur & où il fera celui des autres. On conviendra que le danger eſt bien plus grand lorſqu'il s'agit de former le cœur & l'eſprit des jeunes gens.

Quand un raiſonneur développe les principes qu'il veut établir, il eſt bien moins à craindre; ſi ſon principe eſt faux, ſes argumens mêmes le trahiſſent: & qui peut en-

tendre raiſonner ſans être tenté de raiſonner à ſon tour? On diſcute ce qu'il avance, on combat ſes preuves, on épure ſes motifs: il eſt impoſſible qu'on ne découvre avec un peu de bon ſens, les exceptions ou les diſtinctions dont ſes principes ſont ſuſceptibles, s'ils ne méritent pas d'être entiérement rejettés.

Ce goût de *maximes* eſt répandu ſur toute la ſurface de la terre; les nations ſauvages ont leurs *maximes*. Par-tout où l'on écrit, on a des recueils de *maximes*: c'eſt le code des préjugés de chaque nation. Je n'ouvre jamais de telles collections qu'avec défiance, & je trouve toujours qu'elle eſt bien fondée, lorſque j'eſſaie à les purifier au creuſet de la raiſon & du bon ſens.

M. *Galand* nous a tranſmis quelques *maximes* des Orientaux: examinons-en quelques-unes.

La crainte de Dieu eſt la plus grande des perfections... elle purifie le cœur.... Je crains Dieu, & après Dieu, je ne crains que celui qui ne le craint pas. Cette maniere de parler eſt bien l'art de dire beaucoup de ſottiſes en peu de mots. *Je crains Dieu* ne peut ſignifier autre choſe que: *Je crains que Dieu ne me puniſſe ſi je commets des fautes: lorſque je les ai commiſes, je le crains encore plus, parce que je ne puis échapper à ſa juſtice*: ainſi l'homme le plus criminel eſt d'après la premiere de ces

maximes le plus parfait..... C'eſt donc toujours par la crainte des peines & le deſir des récompenſes qu'on veut mener les hommes à la vertu ! j'avoue que c'eſt le moyen le plus ſûr, mais non pas lorſqu'il s'agit de peines & de récompenſes éloignées. Il eſt de fait que l'on trouve parmi les gens *craignant Dieu*, plus d'adulteres, de menteurs & de méchans que parmi ceux qui vont droit leur chemin ſans penſer s'il y a un paradis & un enfer : car c'eſt à cela qu'il faut réduire la crainte de Dieu : le deſir de ne point lui déplaire, cette crainte indépendante de l'idée de ſa vengeance, n'exiſte peut-être dans le cœur d'aucun mortel. Recommander fortement une vertu ſi rare, c'eſt riſquer de ne faire que des hypocrites, & il en eſt qui ſont eux-mêmes la duppe de leur propre hypocriſie. Quant à moi ; *je crains mes paſſions & après elles je ne crains que celles des autres.*

Le culte de Dieu mortifie la concupiſcence. Pourquoi n'y a-t-il pas de plus grands yvrognes & de plus grands paillards que les Moines qui prient du matin au ſoir & du ſoir au matin.

Ne mépriſez pas Dieu en jurant par ſon nom, afin qu'il ne vous mépriſe pas ! Voilà Dieu rendu ſenſible à une légere offenſe que le mortel le plus vindicatif pardonneroit facilement. Je reſpecte Dieu, non de peur d'en-

courir son mépris, non encore à cause de sa puissance que je ne crains point, puisque c'est par elle que j'existe, & qu'ayant la ferme résolution de ne point faire le mal, je ne suis point épouvanté des supplices dont on menace les méchans en son nom; mais l'auteur de toutes choses, de mon existence & de mes plaisirs, a des droits éternels à ma reconnoissance & à ma vénération.

On ne peut pas bien se connoître soi-même, qu'on ne connoisse son créateur. Etrange jeu de mots! Qu'est-ce que *connoître*? qui peut *connoître* un être au dessus de l'intelligence humaine? Si notre profond penseur a voulu dire qu'on ne pouvoit pas se *connoître*, parce qu'on ne pouvoit *connoître* son créateur, à la bonne heure; mais cela n'est point exact.

On ne doit pas compter sur la parole d'un homme chagrin & de mauvaise humeur. Je serois tenté de croire qu'on a pris ici un *cable* pour un *chameau*, car je ne vois pas pourquoi on seroit malhonnête homme, parce qu'on est *chagrin & de mauvaise humeur.*

De tous les vices, la vanité & l'amour des procès sont ceux dont on se corrige le moins. Celui qui a écrit cette maxime étoit apparemment yvrogne, joueur, débauché, colere &c. &c., & ne regardoit pas tout cela comme des vices.

Les discours attirent le bien ou le mal qui

nous arrive. Le grand défaut des maximes, est, selon moi, de vouloir trop généraliser. Aussi est-il rare qu'elles soient justes, lorsqu'elles s'étendent sur une sphere aussi vaste que sur tous les évéuemens de la vie, tous les devoirs de l'homme &c. *Nos actions* ont sans doute plus d'influence encore que les discours sur ce qui nous arrive, à moins que ce ne soit les discours des prétendus philosophes & moralistes dont nous prenons les maximes pour regle de nos actions.

Le peu de paroles est la marque d'une sagesse parfaite. Ici l'on retrouve bien l'amour-propre du faiseur de maximes : au moins devoit-il ajouter qu'il faudroit que ces paroles fussent bonnes. Il y a bien des gens qui disent peu de mots & beaucoup de sottises : témoin la plupart des faiseurs de maximes, de proverbes &c.

C'est un puissant moyen pour obtenir ce qu'on aime, que de s'humilier. Ce n'est pas trop la notre morale, à nous autres François.

En quelque communauté, compagnie ou société que ce soit, ne vous engagez à rien de ce qui regarde les affaires communes, parce que si nous réussissez, la compagnie s'en attribuera le succès. & si vous ne réussissez pas, chacun vous en attribuera la faute. Disons la même chose en d'autres termes. „ Que l'égoïsme soit votre „ suprême loi : n'écoutez jamais que votre

„ intérêt personel, ne consultez que votre
„ gloire, votre amour propre, votre vanité,
„ & moquez-vous du bien public.

Prenez & donnez avec équité. Pourquoi ne pas suivre l'équité dans tout ce que l'on fait ?

La conduite d'un officier déposé de sa charge, doit être la même que s'il étoit encore en charge. Que signifie ceci ? Cet officier doit-il continuer à être fripon, s'il a été déposé pour friponnerie ?.. Le moindre défaut d'une maxime est d'être insignifiante, ensuite d'être obscure, pourvû que chacun ne puisse pas ensuite l'interprêter à sa guise & au gré des penchans vicieux qu'il veut justifier.

Il est surprenant que les hommes veuillent demeurer dans des palais magnifiques, sachant que le tombeau est leur véritable demeure. Peut-on rien dire qui soit plus vuide de sens ? Pitoyable jeu de mots ! j'aimerois autant dire qu'on ne doit point s'habiller dans le jour, parce que le moment n'est pas éloigné où l'on se dépouillera de ses vêtemens pour entrer dans le lit.

J'en ai dit assez pour faire naitre des doutes sur des adages, la source d'une grande partie de nos préjugés. Puissé-je donner à des philosophes plus éclairés que moi, l'idée de discuter tous ceux que l'aveuglement & la prévention consacrent !

SUR UN PASSAGE DE L'OUVRAGE DE M. HELVETIUS, INTITULÉ DE L'HOMME.

O vous, Philosophe doux & sensible, le véritable ami des hommes, qui dans vos actions comme dans vos écrits, avez toujours eu pour objet de les rendre heureux & non de faire une vaine parade de vertus que vous possédiez sans les affecter; vous que j'ai vu non répandre le superflu de votre superflu sur les indigens, mais partager vos revenus avec les malheureux; vous qui me permites de vous regarder comme un ami & dont je me fais gloire d'être le disciple; comment les sentimens que vous ressentiez vous-même sans les provoquer, ne vous ont-ils pas averti que vous vous mépreniez sur les causes de quelques faits dont votre cœur est navré, lorsque vous avez dit que l'*homme de la nature doit être cruel* (*). Dans les délicieux momens que vous me faisiez passer en me laissant parcourir ce porte-feuille qui a fait de tous les gens à qui la faculté de penser est chere, autant de riches héritiers qui déplorent votre perte, je me serois bien gardé d'imaginer que vous y mêleriez la défense d'une telle assertion. Le combat que vous livrez au célebre

(*) On conviendra en y réflechissant, que c'est dire : *l'homme est naturellement cruel.*

J. J. vous a entrainé trop loin. Non : il eſt très vrai que l'homme nait bienfaiſant & compatiſſant. Ce ne ſont point des idées, des ſentimens innés, mais des qualités qui réſultent de ſon organiſation même : il eſt dans la nature que tous les êtres ſoient choqués de ce qui eſt contraire à l'ordre qu'elle a établi & porté à concourir à tout ce qui peut le maintenir : mais l'homme ainſi que tous les êtres, eſt ſuivant cet ordre, égoïſte avant tout. La premiere loi qu'il doit ſuivre, ſon premier ſentiment, celui qui l'emporte même en général ſur les préjugés de l'éducation, c'eſt ſa propre conſervation, ſon bien-être. Il doit donc tremper ſes mains dans le ſang des animaux, ponr ſe procurer des alimens convenables à ſon eſtomac ; je dirai plus, l'amuſement d'un enfant faiſant partie de ſon bien-être, il fera ſans répugnance ſouffrir un inſecte dont-il eſt d'ailleurs très-vrai qu'il ne connoít pas les douleurs ; mais ne croyez pas que ſi une habitude contre nature, des exemples funeſtes ou des principes inculqués dès l'enfance n'ont pas détruit l'inſtinct qui réſulte de ſon organiſation, l'homme voye ſans douleur ſouffrir ou expirer ſes ſemblables, & tous les êtres dont il n'a rien à craindre ou qui ne ſont point deſtinés à être ſacrifiés à ſes beſoins.

L'homme n'eſt ſans doute en naiſſant ni bon ni méchant, mais l'amour de ſoi réſulte

de la disposition même de ses organes, parce qu'il souffre aussi-tôt qu'ils sont affectés désagréablement : ils le sont par la faim ; c'est pour faire cesser cette situation douloureuse que l'homme détruit l'être qui doit lui servir d'aliment. N'est-il question ni de se nourrir, ni de se venger, ni de prévenir les entreprises d'un animal malfaisant, l'homme partagera la douleur d'un être souffrant, non par la réflexion qui lui rappellera ce qu'il éprouveroit à sa place, mais par une suite de son propre mécanisme & de l'effet que pour le maintien de l'ordre général, il étoit utile que lui produisît le spectacle de la douleur, le bruit des cris de l'être qui la ressent, &c.



SUR LES BORNES IMPOSÉES A NOTRE INTELLIGENCE.

C'eſt un ſpectacle magnifique, raviſſant pour les yeux du corps, comme pour ceux de l'eſprit, que le ſpectacle de l'Univers : mais, mon ami, il eſt dangereux de les expoſer long-tems à ſon éclat. Si vous vous livrez trop aux méditations qu'inſpire un ſujet impoſant, votre imagination ne vous repréſentera bientôt que des fantômes ſemblables aux bluettes dont la contemplation trop aſſidue de ce brillant aſſemblage fatiguera votre organe.

La matiere ſe meut dans l'eſpace: Voilà, dites-vous, le ſecret de la nature. Croyez-vous que les Philoſophes qui vous ont appris cela, ayent fait une grande découverte ? j'imagine bien qu'en leur donnant un eſpace abſolument vuide & où aucune loi n'auroit d'influence, en leur donnant une matiere ſuſceptible de combinaiſons & la faculté de lui imprimer un mouvement perpétuel qui ſe communiqueroit à chacune de ſes parties, de maniere à ſe modifier ſuivant leurs combinaiſons, ils nous feroient un petit monde ; mais que ſignifient toutes ces hypotheſes, ſinon que plus l'homme veut réfléchir & diſcourir ſur des objets au deſſus de ſon intelligence, plus il parcourt rapidement le cercle vicieux qu'il

ne franchira jamais & qui le ramene au point d'où il part. *J'existe, je vois & je ne sais ni pourquoi ni comment.* Il faut avouer que ce secret gardé si exactement par la nature à notre égard est une preuve bien convaincante de la sagesse de ses arrangemens.

L'homme gâte tout ce qu'il touche, & s'il pouvoit étendre sa main jusqu'aux fils qui font mouvoir l'Univers, la machine seroit bientôt détraquée. C'est un enfant auquel on laisse considérer une montre, mais on ne lui permet pas de l'ouvrir. Il en toucheroit le mécanisme : bientôt il en démonteroit les roues & en briseroit le ressort. C'est ce que feroit l'homme soit par une curiosité imbécille, soit aussi pour corriger l'œuvre de la nature : ne le voit-on pas dans ce qui concerne son propre individu, que la nature a considéré comme d'une trop légere importance pour lui ôter la faculté d'y nuire ? L'individu n'est rien aux yeux de la nature : sa destruction journaliere entre dans l'ordre général ; ses particules décomposées se rapprochent bientôt de nouveau pour en recomposer un autre.



Sur le Matérialisme.

.....L'homme ne differe des bêtes quant à ce que d'après le ſyſtême de l'ame, on nomme facultés morales, que par la perfection du jugement, ou ſi cette expreſſion peut mieux me faire entendre, par la réflexion: or en ſuppoſant que ces facultés prétendues morales ne ſont produites que par l'ébranlement des fibres, il eſt évident que l'animal dont les fibres n'auront que des vibrations momentanées & un dégré d'élaſticité trop borné pour ſe prolonger auſſi long-tems que dans l'homme, avec l'énergie néceſſaire au maintien de l'idée claire & nette de l'objet, & cela en combinant pluſieurs vibrations differentes; que cet animal, dis-je, ne formera que des jugemens imparfaits, ſera incapable de cette réflexion ſoutenue qui fait exécuter à l'homme, des choſes dont les bêtes ſont incapables. Ce ſeroit donc à une différence dans les propriétés des fibres qu'il faudroit attribuer la différence qui exiſte entre les facultés morales des hommes & celles des autres animaux; & ſi l'on admet la poſſibilité de cette hypotheſe on ne répugnera plus à croire que tous les phénomenes attribués à l'ame, peuvent être produits par l'organiſation de la matiere.... Mais que cela puiſſe être, il n'en réſulte pas que cela ſoit.

SUR LE THÉATRE DE MADAME DE GENLIS.

Ce qu'on appelle *nouveautés* en littérature, me semble devoir être distingué des *ouvrages nouveaux*. Cette derniere expression me donne l'idée de ces productions rares qui ajoutent quelque chose à la masse existante des connoissances humaines, & qui augmentent le nombre des livres utiles. Quand on m'apporte une *nouveauté*, j'ai le plus grand empressement pour la parcourir, mais je sais d'avance que c'est une fleur qui seduit par une odeur agréable, invite à la cueillir, mais qui se flétrit dès qu'on l'a dans les mains & n'offre plus rien à l'odorat que de fastidieux & de nauséabond. Vous vous doutez bien que ces productions éphémeres ne pénetrent gueres dans ma retraite : j'y ai reçu cependant, sur la foi publique, le *Théâtre d'éducation* de Made. de *Genlis*. J'avoue que je l'ai lu avec plaisir, parce qu'il s'y trouve des situations touchantes : la plupart de ces petites drames m'ont intéressé : comment peut-on ne le pas être par le tableau d'un âge où malgré l'art des instituteurs, on voit toujours percer la candeur, l'ingénuité qui lui est propre ? Mad. de *Genlis* paroît l'avoir observé avec soin, & les couleurs qu'elle employe sont gracieuses; son pinceau n'est point maniéré comme l'est

ordinairement celui des femmes qui se mêlent d'écrire. Cependant je ne balance pas à mettre cet ouvrage dans la classe des *nouveautés* inutiles. Que nous apprend-il ? rien : il ne nous peint pas la jeunesse comme elle est en général, mais comme sont les individus de quelques cercles : ce qui tient aux traits généraux, au costume moral, passez-moi cette expression, dont l'éducation affuble la jeunesse en France se trouve ailleurs Je dois avouer pourtant qu'à cet égard, l'ouvrage de Mad. de *Genlis* pourroit avoir quelque mérite, mais elle consacre les vices de notre éducation ; celui surtout de ne faire que des personnages *factices*, & c'en est un grand, selon moi : il est des routes plus sûres pour conduire au bien & à la vertu, pour attacher invariablement dans l'enfance, l'homme au sentier qui y conduit. C'est perpétuer les erreurs, les préjugés, les fausses idées, que de les montrer couronnées du succès qu'ils obtiennent rarement & qui n'est jamais ni stable ni complet. Pour s'assurer de la vérité de ce paradoxe, il suffit de jetter sur *le monde*, sur nos gens si bien élevés, un coup d'œil non prévenu, d'apprécier leurs vertus, leurs mœurs, leur probité....

A quoi servira donc l'ouvrage de Mad. de *Genlis* ? à donner le goût de la vertu aux jeunes gens qui représenteront ces pieces ; à

ceux qui feront les témoins de ces jeux de l'enfance ? point du tout : ils y apprendront qu'il leur fera utile de fe contrefaire pour l'affecter, & ils en acquerront le talent. Quelques uns pourront au plus y voir les inconvéniens de certains défauts dont ils ne fe corrigeront pas pour cela, fi on leur en a laiffé prendre l'habitude, ou s'ils leur procurent quelques jouiffances ; car ces inconvéniens feroient à leurs yeux comme les peines éternelles, à ceux des hommes que la paffion maîtrife ou que le fimple attrait d'un petit plaifir préfent invite à pêcher.

Il ne fuffit pas d'avoir de l'efprit, de l'ufage du monde, de *la lecture* pour faire un livre utile; fur-tout lorfqu'il s'agit de former des hommes. Il faut une obfervation longue & réfléchie, appuyée fur les principes fains d'une philofophie qui réduit à leur jufte valeur les préjugés, l'habitude, l'erreur accréditée par le tems de fon regne, tous ces maux de l'humanité que les inftituteurs cherchent à perpétuer. Ces principes manquent à toutes les femmes : elles devroient fe borner aux ouvrages d'agrément. Sous ce point de vue le Théâtre de Made. de *Genlis* la mettra au rang des écrivains que la reconnoiffance des contemporains récompenfe des momens de plaifir qu'ils leur caufent.

Sur les Femmes et les Amis.

Il faut caresser les femmes comme les chats' prenant garde aux coups de griffe & pour son amusement sans y mettre de la confiance. Il en est de même peut-être de la plûpart des hommes. J'en suis convaincu, j'ai éprouvé la solidité de cette façon de penser, mais pour mon malheur je ne l'ai jamais mise en pratique.

N'attendez de votre Maitresse que du plaisir & de votre Ami que des conseils ; ainsi prenez l'une jolie & choisissez l'autre sage & prudent. Consolez vous si l'une compromet votre santé & si l'autre vous égare. *Omnis homo mendax.*

Après tout qu'entendez vous par un ami ? Est-ce quelqu'un qui vous aimera plus que lui même ; que sa femme dont il n'est pourtant pas l'ami ; que ses enfans qui ne seront jamais les siens ? Cet homme n'aura t-il pas toujours quelque chose qui lui sera plus cher que vous ne pouvez l'être ; n'éprouverat-il pas une influence plus puissante que celle de son amitié pour vous ? -- ses passions, son intérêt personel ?

Qu'exigez vous d'un Ami ? que sa bourse vous soit toujours ouverte ? Mais n'at-il pas des créanciers qui y ont les premiers droits,

ou ne doit-il pas craindre que sa complaisance pour vous le mette un jour hors d'état de remplir des devoirs sacrés ? --- qu'il ne vous cache aucun de ses secrets ? Mais ses secrets ne sont-ils pas liés avec ceux d'un autre, ou ne peuvent-ils pas le devenir un jour, sans même qu'il le prévoye ? --- que sa sensibilité partage toutes vos peines, tous vos plaisirs & qu'elle ne se borne pas à de simples démonstrations ? Ah, voici une question d'une discussion bien étendue & qui, à ce qu'il me semble, a été bien négligée jusqu'ici.

N'y auroit-il qu'une certaine espece d'hommes propre à faire des amis, & ne pourroit-il y en avoir parmi les gens vertueux ? Ceux-ci ont des principes d'après lesquels toutes leurs actions sont calculées, & le sentiment, dites vous, ne doit point l'être. Vous trouverez des hommes qui vous sacrifieront tout, jusqu'à leur existence ; qui, pour vous tirer d'un mauvais pas, risqueront le bien de leurs créanciers, leur vie nécessaire au soutien de leur famille, le secret duquel dépend l'état d'un galant homme. . . Ceux là vous paroitront des amis ; mais les estimerez vous ?

Celui qui vous aura donné ces preuves évidentes de son amitié, aura l'œil sec, l'air distrait, au récit d'un malheur qui vous sera arrivé : vous le rayez de votre liste : *Je l'avois cru mon ami !*

Croyez moi, il y a bien loin de la sensibilité au sentiment. Dorante a reçu de la nature, cette fatale organisation qui nous rend malheureux par le malheur d'autrui, & qui nous fait ressentir doublement le nôtre ; & Dorante versant des pleurs, s'évanouissant à la vue d'un infortuné qui succombe au besoin, ne se privera pas d'un repas pour le secourir. La lecture de *Fanny* le fera fondre en larmes ; il lit ce roman à l'ingénue Aminte qu'il veut corrompre : en fermant le livre, il consommera la séduction.

La sensibilité cede à l'empire de nos passions & celles-ci cedent au sentiment. Le sentiment l'emporte à plus forte raison sur nos devoirs les plus essentiels, quand il ne les accompagne pas. Un homme sensible peut être un méchant ami ; un homme vertueux, celui en qui l'amour de ses devoirs est le premier sentiment vous paroitra également l'être.

La plûpart des hommes ne sont ni l'un ni l'autre... & les femmes ?.... *Il faut les caresser comme les chats* &c....

TRAIT POUR SERVIR AU TABLEAU DES MŒURS DU PAYS QUE J'HABITE.

Un matin, dans cette saison du réveil de la nature, où le feu qui vivifie tout, rompant enfin les glaces de l'hyver, reprend son énergie & la communique à tous les êtres, où ceux ci éprouvent toute l'effervescence d'une nouvelle vie, *Aimée* m'apporte un bouquet & disparoit. *Aimée* n'est qu'une pauvre paysanne : son emploi est de détruire les herbes inutiles de mon jardin. Elle sait que j'aime les fleurs, & toutes celles que l'émail brillant des couleurs, ou une odeur suave distinguent, sont respectées par sa main destructrice ; elle les rassemble & vient m'en faire hommage : mais pourquoi s'occupe t-elle de mes goûts, pourquoi cherche t-elle à les flatter ? l'espoir d'une récompense est un motif trop vil pour entrer dans l'ame naïve & simple d'*Aimée* : l'impulsion naturelle qu'elle suit, n'est soumise à aucun calcul : veut-elle me prouver sa reconnoissance pour mes bienfaits ? *Aimée* sans doute y est sensible, mais si ce sentiment la guide, elle l'ignore ; elle ne croit pas que le bien que l'on fait puisse être payé : les témoignages de reconnoissance que beaucoup de gens s'enorgueillissent de donner, ne sont souvent que des monumens de leur ingratitude,

& de leur empreſſement à ſe délivrer d'un fardeau qui leur peſe. *Aimée* ne cherche point à s'acquitter envers moi, la gratitude & l'attachement ſe confondent dans ſon cœur, ces ſentimens lui ſont chers; s'ils éclatent dans ſes actions, c'eſt ſans qu'elle y penſe : dès qu'on en fait parade, dès qu'on s'efforce à les montrer, ils ont perdu toute leur énergie & peut-être ne ſont-ils plus qu'une grimace ou un vain ſouvenir.

Mais quel mot m'eſt échappé ? je m'abuſe, qu'ai-je entendu par cette expreſſion *attachement ?* Pourrois-je croire ! ..... ô *Aimée*, la plus belle, la plus ſéduiſante des fleurs dont la Nature orne mon ſéjour, je t'aime puiſque j'ai pu, j'ai oſé interprêter au gré de mon amour propre, peut-être d'un deſir involontaire, l'attachement que tu as pour moi ! ... le voilà donc trahi, ce ſecret honteux de mon cœur ; elle eſt dévoilée la cauſe de ce plaiſir indicible que j'éprouve quand tu parois devant moi, quand te voyant au milieu des dons précieux de la nature que tu raſſembles ſur mon bureau, je me dis : le plus précieux encore eſt la vertu, l'innocence, la candeur, ſous les traits de la beauté, & de la beauté ſans fard, ſans apprêts, ſans prétentions, ſimple & fraiche comme celle des fleurs dont elle éclipſe l'éclat.

Fatale illuſion ! quoi, moi ſur le retour

de l'âge, semblable à cet œillet flétri, trop longtems vivifié par le soleil dont la chaleur retire peu à peu les sucs qu'elle a dévelloppés en lui, moi qu'*Aimée* ne peut considérer que comme un vil séducteur, j'irois usurper près d'elle la place de l'amant qui doit faire sa félicité! je ne puis lui proposer que le vice & je l'entretiendrois d'amour!

Nature, nature, combien je t'ai méconnue! ce n'est point dans les villes, dans le tourbillon des sociétés, qu'on connoit tes douces impulsions: les hommes,, ces enfans ingrats, y ont défiguré tout ce qu'ils tiennent de toi. Le doux penchant dont tu as doué les deux sexes l'un pour l'autre, n'y est qu'un besoin froidement calculé par l'imagination: l'imagination la plus vive, la plus emportée, y glace le sentiment & ne cherche qu'à multiplier les sensations que le sentiment seul pourroit rendre parfaites. Je te paye, ô nature, le tribut que les conventions des hommes ont converti en abus de tes dons... Rentré trop tard sous tes loix, me seroit-il interdit de prétendre à tes bienfaits? mon cœur est neuf comme celui d'*Aimée*, il n'a connu encore que de fausses jouissances, de faux plaisirs. Une nouvelle carriere s'ouvre à moi, j'entre à mon automne dans celle qu'*Aimée* commence au printems de son âge.... *Aimée*, je sens tout le prix de ta candeur, de ton in-

nocence, ainsi je suis digne de toi, ne rejette point mes hommages.....

Combien l'homme est ingénieux à s'en imposer à lui-même ! Fuis, *Aimée*, fuis un trompeur. Celui qui peut s'abuser à ce point, te rendra la victime de ses desirs criminels --- Fuis un monstre qui veut & ne peut que te perdre, te deshonorer, te vouer au mépris public & qui ne sauroit faire ton bonheur : tu ne ferois pas le sien --- il gouteroit avec toi les plus délicieux plaisirs ; ils seroient bientôt empoisonnés par d'affreux remors. Faut-il donc renoncer à toi, Divine *Aimée ?*

Aimée paroit encore --- Malheureuse : où cours tu ? --- Ne m'avez vous pas appellée, M., --- Je ne te croyois pas si près de moi. --- Qu'avez vous donc, M., qu'avez vous ?... desirez vous quelque chose ? --- *Aimée*, je considérois, j'admirois ces fleurs & je pensois à toi.... Une jolie fille & des fleurs sont le plus précieux ouvrage de la nature, le plus bel ornement de la terre.... *Aimée*, tu es charmante. --- Monsieur est bien bon ; Monsieur n'a donc rien à m'ordonner ? --- A t'ordonner, ma chere *Aimée ?* ah ! ce que je desire de toi ne se commande point ! je voudrois bien... je voudrois que tu pusses ressentir pour moi une petite partie des sentimens que tu m'inspires...... --- Je ne vous entens point, M. --- Charmante *Aimée*, tu l'as dit cent fois, on m'en a flatté du moins, tu as dit que tu

m'aimois ; je voudrois l'entendre de ta bouche; eſt-il vrai que tu m'aimes ? --- Ah, M., je ſerois la derniere des malheureuſes, ſi je n'aimois pas un auſſi bon maitre. Dieu m'eſt témoin.... --- *Aimée*, tu ne veux donc pas m'entendre. ! ....

On s'entendit à la fin, & l'oſerai je avouer ? je jouai le rôle d'un infâme ſéducteur. *La nature eſt une catin*, diſoit un homme d'eſprit ; *Aimée* étoit trop émue pour ſe défendre longtems : Tout à coup elle reprit ſes forces. --- Écoutez moi, M., me dit-elle avec un air de ſang froid que je pris pour la dignité de la vertu. --- Eh bien *Aimée ?* --- Monſieur ne ſauroit ſe méprendre à mes diſpoſitions à ſon égard ; il m'en coute infiniment de me refuſer à ce qui peut lui faire plaiſir, & ce plaiſir, ſans doute je le partagerois ; mais nous le payerions trop cher tous les deux & les ſuites affreuſes.... --- Comment, *Aimée*, que veux tu dire ? --- Ah, M., je ſuis toute à vous, mais n'éxigez pas...! Que deviendrois je, hélas, au bout de quelques mois, lorſque... --- Ainſi donc, vertueuſe *Aimée*, on pourra tout avoir de vous dès que vous ſerez certaine de n'avoir point ces ſuites à craindre ! . . .
. . . .

SUR LES PHÉNOMENES PHYSIQUES ET POLITIQUES DE L'ANNÉE 1783.

J'entens dire de toutes parts ou plutôt je lis dans ces feuilles éphémeres qui voltigeant sur la surface de ce globe, tombent quelquefois dans ma retraite, que tout est bouleversé, qu'une révolution menaçante a déjà commencé dans les entrailles de la terre, tandis que la même fermentation ayant pénétré dans les têtes de ses habitans, les Sociétés qui les classent vont changer de face, les Empires de Souverains, les Individus de maniere d'être, c'est à dire de préjugés.

Cette année, s'écrie t-on, féconde en prodiges, est l'une de ces époques rares de l'histoire de la terre, qui font tout rentrer dans le cahos ou établissent un nouvel ordre.

Ne vous appercevez vous donc pas, tristes nouvellistes, que ce monde n'existe que par l'agitation continuelle de ses parties, que tout y tend sans cesse au changement, que les révolutions, aussi nécessaires à sa constitution dans tous les genres, que les mutations de peau le sont aux reptiles, s'y préparent insensiblement & s'y exécutent sans cesse ?

Votre étonnement, votre stupéfaction vient de l'aveuglement où vous avez été jusqu'ici. C'est l'impression que causent à un homme pri-

vé de la vue dès l'enfance, les premiers objets dont ses yeux sont frappés, lorsque ce sens lui est rendu. Il ne juge point les distances: les objets qui l'approchent & ceux dont un grand intervalle le sépare lui semblent être sur une même ligne; il voit dans les uns & dans les autres des teintes diverses; mais il ne considere ces différences que comme des attributs qui caractérisent chacun d'eux. Cette montagne qui borne l'horison lui paroit un monceau de matiere bleue; ce chêne dont la tête couronnée par les ans, fléchit sous le vent qui la presse ou cede au poids de ses rameaux, lui semble placé là pour l'effrayer ou l'écraser par sa chute. Suivez le jusqu'au pied de la montagne, vous reconnoitrez ensemble qu'elle est formée de pierre, d'argile & de gazon comme celle d'où vous l'avez apperçue. Faites vous raconter comme lui, les progrès de la croissance de cet arbre; on vous dira que depuis plusieurs siecles on a prévu le moment où il devoit succomber au joug du tems.

Rappellez vous le sort des belles & imposantes Religions de l'Antiquité; la formation & la décadence des Empires qui n'existent plus que dans l'histoire; calculez les tems & la marche des événemens; votre surprise cessera; vous retrouverez ma montagne bleue & mon chêne décrépit, dans ce que l'année 1783 vous offre d'étrange; vous n'y verrez que des événemens mille fois répétés dans l'his-

toire ou qui se préparent pour celle de nos neveux.

Nous ne sommes point encore arrivés au pied de la montagne, mais nous en approchons journellement & si notre attention se partage, elle en découvrira de nouvelles sur l'horison qui s'étend au delà; mais nous ne verrons celles ci sous leur véritable point de vue que quand notre marche se sera portée plus loin encore.

Rome moderne assise sur la souche de cet arbre orgueilleux dont le tronc s'est réduit en poudre sous le poids de ses rameaux; regnant par l'opinion sur autant de lieux que l'ancienne Rome en avoit soumis par la terreur de ses armes, a t-elle pu espérer que son Empire auroit plus de durée que celui dont les racines profondes, embrassoient la moitié du globe? Les Légions de la nouvelle Rome surchargées de richesses, devoient avoir à combattre des armes non moins redoutables pour elles que les fleches des Scythes, des Vandales & des Germains l'ont été pour les vainqueurs du monde enyvrés de gloire & de succès.

L'Empire du croissant s'affaisse de jour en jour sous le plus dangereux des fanatismes: celui qui oppose une digue impénétrable au progrès des connoissances qui dans le reste de l'*Europe* commencent à surnager sur la mer des préjugés. Vous a t-il échappé qu'il marche depuis longtems vers sa ruine?

Ce Royaume-république où la corruption de l'opulence s'est alliée peu à peu à la barbarie des anciens Sarmates, en même tems qu'elle a détruit cette énergie que la civilisation peut conserver en changeant sa direction, mais que le luxe amortit toujours ; cet état monstrueux où l'on voit de grands hommes d'état & point de Gouvernement, des Patriotes furieux & point de patrie, une nombreuse population & point de citoyens ; cette terre recouverte encore des ténebres de l'ignorance, tandis que les lumieres ont fait chez ses voisins des progrès plus utiles que ne peut l'être l'affluence des richesses, ne devoit elle pas un jour voir sous les loix de ceux-ci, une sage législation succéder à l'anarchie & l'amour d'un Souverain pere de ses sujets à la liberté funeste d'êtres qui ne connoissent point de parens ?

Ces petits nuages dont la multiplicité vous dérobe la voûte éthérée, soumis à l'impulsion du vent qui leur donne à tous la même direction, se réunissent cependant peu à peu pour ne former ensuite qu'une ou deux de ces masses formidables où réside la foudre. Ne reconnoissez vous pas cet amas de Souverains qui compose la constitution germanique & le sort qui leur a été réservé de tout tems ?

Ces Bataves en se minéralisant insensiblement avec leur or pouvoient-ils conserver longtems leur existence, tandis que la source

de ces richesses auxquelles elle est attachée, a été successivement interceptée par la concurrence des peuples que leur exemple a instruits?

Ces branches de la fiere albion, qui ont transporté au delà de l'océan, l'énergie, le goût de l'indépendance, le fanatisme de la liberté qui caractérisent ces insulaires, ne devoient elles pas, dès qu'elles en auroient la force, chercher à secouer le joug de toute autorité, toujours trop pesant pour qui n'en peut supporter d'autre que celui du préjugé?

C'est ici la premiere partie de la montagne, qui s'est offerte à nos regards sous ses couleurs véritables: le reste est encore plus ou moins dans le lointain & se développera à mesure que nous continuerons notre marche.

Dans ces momens rares & dont les siecles de l'histoire offrent peu d'exemples, où des ames fortes, des têtes philosophiques & des Héros occupent plusieurs des principaux trônes de l'Europe, les révolutions doivent nécessairement être plus fréquentes. Des ressorts vigoureux rendent plus rapide le mouvement de la machine à laquelle ils l'impriment, mais les intérêts des grands, ceux de tous les hommes peut être se croisent ou leur paroissent en contradiction, & l'art de la politique poussé au suprême dégré devient le modérateur du grand pendule qui regle la destinée des États.

Nous verrons (& qui n'a dû le prévoir, mais qui osera en fixer l'époque?) l'aigle russien

laissant derriere lui de vastes déserts où son souffle ne fait mouvoir que des neiges stériles, planer sur les riantes contrées de l'Europe; l'héritier desCésars abandonnant à son rival un champ digne de lui, recouvrer de son aveu une partie de l'héritage de ses prédécesseurs & assurer par les effets d'une domination bienfaisante, l'union & l'harmonie de contrées que la politique & le hazard des combats ont divisées, mais que la nature avoit marquées comme le domaine d'un même maitre.

Nous verrons les erreurs de Mahomet s'éloigner d'une terre qui devient la patrie des lumieres & de la philosophie, tandis que les deux Puissances qui ont dominé, l'une par la crainte des peines d'une vie future, l'autre par le desir de répandre des agrémens sur celle-ci, s'évanouiront comme l'ombre de la nuit au retour du soleil. La Hollande cessant d'être nécessaire à l'approvisionement de l'Europe, ses landes & ses bruyeres ne lui suffisent plus: elle doit conquérir ou se soumettre. L'alternative paroit décidée.

Avant que le monument le plus bizarre peut-être qu'ait jamais érigé la passion des hommes pour le merveilleux, s'écroule entiérement, il éprouvera de nouvelles breches qui opéreront peu à peu sa ruine, mais la morale sublime qui fait la base de cet édifice & qui l'a soutenu malgré les ridicules de sa construction, restera sans doute intacte. Puissions nous voir

s'élever sur ce fondement respectable un autre édifice plus digne de lui & qui accomodé aux besoins de l'humanité, soit inaccessible aux erreurs qui rendent toujours chancelantes & incertaines les vertus dont on veut les rendre l'appui.

Les Pontifes romains s'appercevant que le Sceptre du Latium & les Clefs de S. Pierre peuvent leur échapper ensemble, abandonneront celles-ci pour conserver l'autre. L'abolition du célibat des Prêtres, les réformes monastiques plus nécessaires encore à l'existence politique de l'État de l'Église que partout ailleurs, un établissement militaire, leur conserveront un rang qu'ils rechercheront d'eux-mêmes en sacrifiant celui qu'ils doivent à une illusion prête à s'évanouir. L'encouragement de la population, un gouvernement mieux entendu, des alliances & plus encore les intérêts des autres Puissances les soutiendront, jusqu'à ce que l'Italie soit, ainsi que l'Allemagne, réunie en une ou deux grandes masses de pouvoir. Le grand édifice politique de l'Europe ne sera bientôt plus construit que de grandes pierres, & l'uniformité de leur coupe est peut-être nécessaire à sa solidité. . . . .
. . . .



DE LA RELIGION.

La sublime morale de l'évangile est sans aucun doute le véritable fil qui peut conduire l'homme au bonheur, à travers les ronces & les épines dont nos erreurs ont semé cette route. Le chemin du bonheur & le sentier de la vertu sont une seule & même chose : il peut être vrai que l'une des religions chrétiennes y doit être notre guide ; mais avouons qu'en général elles chargent le voyageur d'une foule de préjugés, que je compare à un sac rempli de pierres dont la pesanteur retarde sa marche. La réformation a enlevé la partie la plus lourde de ce fardeau, mais combien encore il en est resté dans le fond de cette funeste besace ! Je la vois pourtant se vuider journellement & le tems n'est peut-être pas éloigné où cette honorable aventure sera *mise à fin* par les Ministres de la parole de Dieu. Les lumieres du siecle ont fait parmi eux des progrès moins publics, moins connus que parmi nos philosophes, mais dont les effets imperceptibles produiront peu à peu une révolution plus utile & plus éclatante. La vanité & l'esprit de systême guide tous nos champions littéraires ; ils détruisent ; & l'édifice de leur propre gloire est le seul auquel ils travaillent. Entrez dans les temples où un Pere de famille prêche les vertus dont il donne l'exemple dans son ménage. Ce ne sont point les lauriers académiques, l'espoir d'une

riche abbaye, les applaudissemens d'un auditoire lettré qui excitent son zele ; c'est l'amour de son troupeau, le desir de le rendre heureux. L'entousiasme qui le transporte est celui de la vertu, & il transmet à ceux qui l'écoutent le sentiment dont il est pénétré. J'ai vu l'un de ces respectables Ministres, je ne dirai pas de la Religion, mais de la vertu dont elle est l'emblême, fondant en larmes lui même, arracher à ses auditeurs, ces pleurs, ces témoignages d'émotion qui étoient des preuves bien certaines de l'amour qu'il leur avoit inspiré pour la vertu.

De tels Ministres sont malheureusement encore bien rares. L'Empire du fanatisme existe toujours & il étend son joug sur toutes les sectes ; mais où la vraie philosophie, l'amour de la sagesse combattra t-elle efficacement ce redoutable ennemi de l'humanité, si ce n'est parmi ceux qui ont arraché les têtes les plus altieres de l'hydre de la superstition ?

O vous qui parlez au nom du suprême modérateur de toutes choses, souvenez vous que la foi, une soumission aveugle, la crainte de l'enfer ne font que des hypocrites. Il est propre à l'homme de s'en imposer à soi-même. Faites agir la vertu par le sentiment & non par l'opinion. De prétendues vérités que la raison combat, n'inspireront jamais ce sentiment, impulsion de la nature que des ressorts factices ne sauroient mettre en mouvement.

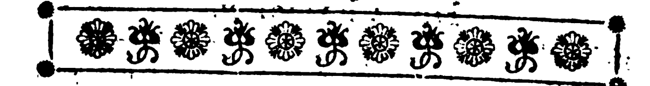


TABLE.

(Un accident imprévu a détruit le reste des fragmens que l'on s'étoit proposé de réunir ici.)

F I N.

Fautes d'impression essentielles à corriger Pag. 19. lig. 1re, & pag. 24. lig. 3me. honneurs, *lisez:* hommes.

LETTRE
POLITIQUE
DU COMTE DE ***,
AU JEUNE LORD ****.